Jacques Grand'Maison

Sociologue, Université de Montréal

(1999)

au nom de
la conscience, une
volée de bois vert

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Dans le cadre de "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **au nom de la conscience, une volée de bois vert**.
Montréal : Les Éditions Fides, 1999, 60 pp.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres : articles et livres]

Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 18 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Du même auteur

[Retour à la table des matières](#)

Crise de prophétisme, Montréal, A.C.C., 1965.

L'Église en dehors de l'église, Montréal, Communauté Chrétienne, 1966.

Le Monde et le sacré, 2 volumes, Montréal, Beauchemin, 1970.

Vers un nouveau pouvoir, Montréal, HMH, 1969.

Nationalisme et religion, 2 volumes, Montréal, Beauchemin, 1970.

Stratégies sociales et nouvelles idéologies, Montréal, HMH, 1971.

Nouveaux modèles sociaux et développements, Montréal, HMH, 1972.

Symboliques d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, HMH, 1972.

La Seconde Évangélisation, 3 volumes, Montréal, Fides, 1974.

Le privé et le public, 2 volumes, Montréal, Leméac, 1975.

Au mitan de la vie, Montréal, Leméac, 1975.

Des milieux de travail à réinventer, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.

Une tentative d'autogestion, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.

Pour une pédagogie sociale d'autodéveloppement en éducation, Montréal, Stanké, 1976.

Une philosophie de la vie, Montréal, Leméac, 1977.

Une société en quête d'éthique, Montréal, Fides, 1977.

L'École enfirouapée, Montréal, Stanké, 1978.

Quel homme ?, Montréal, Leméac, 1978.

Quelle société ?, Montréal, Leméac, 1978.

Au seuil critique d'un nouvel âge, Montréal, Leméac, 1979.

La Nouvelle Classe et l'avenir du Québec, Montréal, Stanké, 1979.

Une foi ensouchée dans ce pays, Montréal, Leméac, 1980.

le Roc et la source, Montréal, Nouvelle Optique, 1980.

De quel droit ?, 2 volumes, Montréal, Leméac, 1981.

La Révolution affective et l'homme d'ici, Montréal, Leméac, 1982.

Tel un coup d'archet, Montréal, Leméac, 1983.

Les Tiers, 3 volumes, Montréal, Fides, 1986.

En collaboration, sous la direction de Jacques Grand'Maison, *Le drame spirituel des adolescents. Profils sociaux et religieux*, Montréal, Fides, 1992.

En collaboration, sous la direction de Jacques Grand'Maison, *Vers un nouveau conflit de générations. Profils sociaux et religieux des 20-35 ans*, Montréal, Fides, 1993.

En collaboration, sous la direction de Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre, *Une génération bouc émissaire. Enquête sur les baby-boomers*, Montréal, Fides, 1994.

En collaboration, sous la direction de Jacques Grand'Maison et de Solange Lefebvre, *Le part des aînés*, Montréal, Fides, 1995.

En collaboration, sous la direction de Jacques Grand'Maison, de Lise Baroni et de Jean-Marc Gauthier, *le défi des générations. Enjeux sociaux et religieux du Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Fides, 1995.

Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

au nom de la conscience, une volée de bois vert

Montréal : Les Éditions Fides, 1999, 60 pp.

Données de catalogage

[Retour à la table des matières](#)

Grand'Maison, Jacques, 1931 -

Au nom de la conscience : une volée de bois vert

1. Québec (Province) - Civilisation - 20e siècle.
 2. Église catholique - Québec (Province).
 3. Conscience (Morale) - Aspect religieux - Église catholique.
- x - Église catholique.

Table des matières

[Du même auteur](#)
[Données de catalogage](#)
[Présentation du livre](#)
[Dédicace](#)

[Introduction](#)

- Chapitre 1. [La déculturation de la conscience](#)
- Chapitre 2. [La conscience comme première instance de distanciation de soi](#)
- Chapitre 3. [Qu'en est-il de notre foi chrétienne ?](#)
- Chapitre 4. [Notre propre religieux traditionnel est aussi en cause](#)

Présentation du livre

(Texte au verso du livre)

[Retour à la table des matières](#)

Convaincu que l'avenir de notre société dépend largement de la qualité des consciences, Jacques Grand'Maison fait l'éloge de la conscience, ce lieu privilégié de construction d'une solide et judicieuse liberté intérieure qu'aucun pouvoir ne peut domestiquer, ni aucune mode du temps aliéner.

Jacques Grand'Maison est l'un des observateurs les plus attentifs de la société et de l'Église au Québec. Prêtre, théologie, sociologue et professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

Dédicace

[Retour à la table des matières](#)

Je dédie cet éloge de la conscience aux éducateurs qui m'ont appris la valeur de celle-ci comme lieu privilégié de construction d'une solide et judicieuse liberté intérieure qu'aucun pouvoir ne peut domestiquer, ni aucune mode du temps aliéner.

Ce sont eux qui m'ont transmis la passion de mon métier d'éducateur que j'exerce depuis plus de 40 ans. En particulier, cette petite maîtresse d'école pour qui le mot juste et la conscience droite étaient aussi sacrés que le pain sur la table.

Salut maîtresse femme, ma mère !

« La vie m'était un cheval de race
dont j'épousais tous les mouvements,
mais c'était après l'avoir dressée. »

MARGUERITE YOURCENAR

Jacques Grand'Maison,

au nom de la conscience, une volée de bois vert.

Montréal : Les Éditions Fides, 1999, 60 pp.

Introduction ¹

[Retour à la table des matières](#)

Nous vivons dans une des civilisations les plus prestigieuses de l'histoire et en même temps dans une époque où le *to be or not to be* de Shakespeare prend des dimensions gigantesques, difficilement surmontables : guerres et génocides d'une ampleur sans précédent ; hantise de voir se dégrader les assises naturelles les plus fondamentales de la vie ; techno-économie d'une telle complexité que plus personne n'arrive à la contrôler ; scandaleuses inégalités croissantes où se heurtent des enrichissements exponentiels et des appauvrissements tragiques.

Que répondons-nous à cet enfant qui nous dit : « C'est y vrai que le monde va craquer avant que je sois grand ? »

Appliquer à cet enfant le pseudo-alibi des angoisses apocalyptiques imaginaires des tournants de millénaire, c'est ne rien comprendre à la question très existentielle qui hante cette native conscience dont le plus grand besoin après l'amour est celui de l'espoir. Sa question a une

¹ Cette conférence a été prononcée à Québec le 1er mars 1998. Aux fins de la publication, l'auteur en a revu, corrigé, étoffé le texte original.

profondeur humaine, morale et spirituelle qui exige une qualité et une culture d'âme capables de vraiment le rejoindre.

De toutes les déculturations, celle de l'âme et de la conscience, celle de l'intelligence spirituelle est peut-être la plus grave. Inversement et positivement comment ne pas reconnaître que les ressorts les plus décisifs de la dynamique humaine se logent dans ce formidable cadeau de Dieu, à savoir notre âme et conscience. Tout au long de l'histoire les peuples qui ont été capables de rebondir, même après de lourdes épreuves, avaient en commun une force d'âme, une profondeur morale, une solide assise culturelle et une foi robuste.

Voilà les deux versants de ma réflexion avec vous.

Au nom de la conscience,
une volée de bois vert

Chapitre 1

La déculturation de la conscience

[Retour à la table des matières](#)

Je veux d'abord prendre la mesure de la déculturation de la conscience, du jugement, de la morale et de la foi. Non pas qu'il n'y ait plus dans notre société des indices positifs de ces ressorts humains inestimables. Mais ce qui me frappe de plus en plus, particulièrement dans mon monde scientifique et professionnel, c'est le silence sur les tendances souterraines déculturantes et déstructurantes des consciences. Je sors d'une recherche de dix ans sur les orientations sociales, culturelles, morales et spirituelles dans différents milieux et groupes d'âge de la population. J'en sors avec ce vertige bien exprimé par la plupart de nos interviewés : « Je ne comprends plus ce qui se passe, je me sens impuissant, même les valeurs, je ne sais plus trop comment aborder ça, quoi penser, comment y penser, on ne sait plus quoi transmettre. » Combien d'analystes plaquent rapidement des systèmes de sens, de représentation, de recomposition sur des expériences de plus en plus éclatées en de multiples directions. Comme disait un de nos témoins : « Toutes nos cordes sont mêlées, alors on saute sur une seule : soit le droit, soit la culture, soit la religion, soit la politique, soit l'économie. » En l'écoutant, je pensais à ce texte éclairant d'un père de l'Église, bellement intitulé *Entre l'arc et la lyre*. « Dans les époques troublées, on se replie sur une seule corde et souvent on en fait un arc

pour tirer sur les autres, tout le contraire de la lyre qui permet de trouver, de créer de nouvelles harmonies dans le jeu de ses cordes toutes nécessaires les unes aux autres. » D'où les phénomènes actuels de la *political correctness*, de la pensée unique, de l'intégrisme religieux, de l'activisme juridique tout terrain, de la purification ethnique ou de l'ethnocentrisme, ou encore ces logiques univoques à sens unique : un économisme avec sa seule logique de marché, ou encore une mentalité étatiste qui renvoie toutes les responsabilités aux gouvernements, ou bien encore une psychologie de l'émotion qui fait foi de tout et vous donne tout : authenticité, plaisir, sens et instinct sûr. je pourrais continuer une longue liste des expressions de ce phénomène étonnant, jusqu'à la toute dernière publicité qui nous dit que « la retraite, il n'y a que ça de vrai ».

Avec ironie, sinon taquinerie, vous pourriez dire : va-t-il jouer à son tour la seule corde de la conscience, de l'intelligence éthique et spirituelle ou de la foi pour aborder nos énormes défis du présent et de l'avenir ? Ma première question est d'un autre ordre : qu'est-ce qui arrive dans une société quand cette corde de la conscience s'est défaite, sinon gravement effilochée, quand cette dynamique fondamentale de l'être humain avec ses multiples ressorts est plus ou moins absente de nos pratiques, de nos diagnostics, de nos politiques ? Mais souterrainement, il y a actuellement une nouvelle gestation des consciences en train de réviser, recomposer et refonder leurs valeurs.

Voyons cela de plus près.

Dans un colloque récent qui portait sur le suicide, je devais prononcer la conférence de clôture. J'évoque cette expérience parce que la question du suicide est la pointe de l'iceberg de bien des enjeux actuels de survie en tant de domaines. Le rapport mort-vie est l'un des plus profonds de l'aventure et de la conscience humaines. Il est aussi au cœur de la foi chrétienne et du grand mystère pascal de la mort et de la résurrection de Jésus, où Dieu vient nous rejoindre jusque dans ces profondeurs de vie, de conscience et de sens, y compris de doute, d'angoisse et d'espérance envers et contre tout. Bernanos disait que l'espérance chrétienne ne passe pas à côté de nos désespoirs, elle les traverse et les ouvre à des horizons de sens inattendus.

Dans ce colloque sur le suicide, on avait invité des spécialistes de diverses disciplines. À aucun moment ces spécialistes n'ont évoqué, fût-ce allusivement ou comme question, le drame spirituel sous-jacent à bien des suicides, sauf au moment où une anthropologue nous a parlé du suicide chez les Amérindiens en regard de leur expérience religieuse, mais pas question de poursuivre ce genre de réflexion dans notre propre contexte, fût-ce de se demander et d'examiner sérieusement en quoi il y aurait possiblement chez les jeunes suicidaires et même chez les autres une crise d'espérance, de foi, et aussi une crise morale et de conscience. #C'est pas mon créneau », disent bien des scientifiques et des professionnels. En conférence de clôture, j'ai exploré le drame spirituel d'un certain nombre de nos interviewés suicidaires. À la fin de ce colloque, en catimini, une vingtaine de jeunes adultes de diverses disciplines universitaires ou professionnelles m'ont entraîné dans un bar du coin. Ils étaient des bénévoles à S. O.S. Suicide. Ils me disaient : « Comment se fait-il qu'on ne nous a donné, dans nos disciplines, aucun équipement pour comprendre et assumer ces profondeurs morales et spirituelles que vous avez abordées tantôt ? Cela nous intéresse au plus haut point, y compris dans notre vie personnelle. »

Il faut dire que j'avais soulevé des questions assez bousculantes dans mon exposé, des questions taboues et interdites en bien des milieux. Même les médias, qui touchent à tout, n'osent pas soulever de telles questions. Par exemple :

- Pourquoi notre société résiste-t-elle si mal au suicide ?
- Que se passe-t-il dans la tête des enfants quand ils entendent des plaidoyers sur le droit au suicide, l'euthanasie rapide, le suicide assisté ? Dans une entrevue, de jeunes adolescents disaient : « C'est se faire flusher. » Je sentais qu'ils parlaient d'eux-mêmes, à en juger par l'émotion qu'ils y mettaient.
- Est-ce qu'un jeune peut se construire dans un environnement où tout est éphémère et à court terme ? L'existence éparpillée n'a pas de nom. Elle se consomme au lieu de se façonner. Elle décourage avant de savoir qui l'on est.

- Pourquoi l'homme contemporain, pourtant promu autonome et souverain, a-t-il tant besoin de guides dans toutes les situations et d'être pris en charge de mille et une façons, si possible sans obligation ni contrainte personnelles ? D'où viennent ces transferts à l'âge adulte des attributs et privilèges de l'enfant. demande de sécurité avec une avidité sans bornes, surprise permanente et satisfaction illimitée ? « Jouer à l'enfant quand on est adulte, au misérable et à la victime quand on est prospère, c'est dans les deux cas, chercher des avantages immérités, placer les autres en état de débiteurs à son égard ². »
- Autre question connexe : Pourquoi sommes-nous devenus si fragiles psychiquement et moralement ?
- Élargissons ce questionnement. Se pourrait-il que bien des attitudes face au suicide et à la mort tiennent de la même logique que celle du refus de donner la vie ? Comment un peuple peut-il risquer des projets de société ou se donner une dynamique politique du long terme et se stériliser en même temps dans une dénatalité de plus en plus marquée ?

Autant de questions spirituelles et éthiques « taboues », interdites, alors qu'il s'agit d'enjeux humains où se heurtent au fond de l'âme et conscience une logique de mort et une logique de vie, de foi et d'espérance. Je sais bien que l'intelligence morale et spirituelle ne peut se substituer à l'intelligence culturelle, sociale, politique, économique ou techno-scientifique.

² Pascal BRUCKNER, *La tentation de l'innocence*. Paris, Grasset, 1995, p. 17. L'auteur appelle « innocence », cette maladie de l'individualisme qui consiste à vouloir échapper aux conséquences de ses actes... elle s'épanouit dans deux directions, l'infantilisme et la victimisation, deux manières de fuir la difficulté d'être, deux stratégies de l'irresponsabilité bienheureuse. Dans notre société médiatique de part en part, le statut le plus prestigieux, est celui de la victime. Véritable concours auto-plébiscité où l'on s'affirme plus victime que les autres. Un peu comme cette sociologue de l'Université de Montréal qui compare le malaise des survivants des coupures budgétaires, malheureux d'avoir gardé leur emploi, aux survivants d'Auschwitz ! Peut-on mieux étouffer la voix des vrais déshérités ?

Mais je le redis : mon souci interrogateur est plutôt de nous demander comment il se fait que l'instance la plus spécifique de l'être humain soit aussi marginalisée dans nos rationalités professionnelles et scientifiques, dans nos considérations sociales, politiques ou économiques et même en éducation. Un de nos témoins, un homme de 35 ans, soulignait en entrevue que plus il a avancé dans ses études jusqu'au doctorat, moins il avait le droit d'exercer un jugement de valeur. Il est étonnant que depuis ce temps où nous avons décidé de penser et d'agir par nous-mêmes, sans les traditions même les plus éprouvées, la formation du jugement ait foutu le camp. Et l'on fait les gorges chaudes du manque de jugement de certains juges, comme s'il n'y avait pas là un problème fort répandu dans la population.

La conscience éthique et spirituelle est appelée dans toutes les dimensions de la vie et de la société. Comment affirmer sans le moindre soupçon moral critique une logique qui mise sur l'argent comme seul moteur de motivation et de responsabilisation, au point d'en faire la seule bonne politique et l'orientation majeure de la société ? Des jeunes décrocheurs scolaires nous disaient : « Moi, je perds mon temps à l'école, je m'en vais faire de l'argent tout de suite. » Et leurs parents restaient bouche bée devant eux. Je tiens à souligner ici un des gros chocs que j'ai eus au cours de cette recherche, à savoir que l'éducation comme valeur en elle-même, c'est loin d'être gagné chez la majorité des Québécois francophones de souche.

À ma connaissance, aucune enquête sur l'éducation n'a soulevé cette question, même pas les derniers états généraux. Combien de mes étudiants au doctorat se font casser les oreilles par leur entourage : #Mais comment, tu es encore sur les bancs d'école ! »

Quand des références aussi fondamentales ne valent plus pour elles-mêmes, on ne peut éviter de procéder à un examen plus approfondi des sources d'une telle dérive. À tort ou à raison, je pense que les problèmes que je viens de souligner ont beaucoup à voir avec une certaine éclipse de la conscience. Cette question mérite qu'on s'y arrête un bon moment, toujours en restant en prise sur les attitudes et comportements qui ont cours aujourd'hui.

Au nom de la conscience,
une volée de bois vert

Chapitre 2

La conscience comme première instance de distanciation de soi

[Retour à la table des matières](#)

Disons au point de départ qu'il y a de quoi s'étonner devant la méfiance dont la conscience est souvent l'objet, et cela à partir des raisons les plus opposées. Certains esprits modernes y voient un relent d'oppression intérieure héritée d'une société et d'une religion autoritaires. Des esprits traditionnels soupçonnent la conscience d'être une instance arbitraire si elle n'est pas entièrement soumise aux lois convenues qui seules peuvent l'éclairer, la diriger dans tous les choix et décisions de la vie. D'autres esprits finissent par enlever toute pertinence à la conscience en la décrétant totalement ou presque totalement conditionnée par les gènes, par l'héritage culturel, par le ça (l'inconscient), par l'environnement, par les conditions sociales et matérielles, par tout le monde et son père, quoi !

Dans ces trois positions critiques, la conscience n'a plus de statut ferme d'instance de jugement, d'évaluation, de responsabilisation, de décision, elle n'a plus valeur de socle, de sens à recevoir ou à articuler ou à faire ; elle n'est pas une voix ou une inspiration crédible qui incite

au bien, au vrai et au juste. elle n'est plus un lieu privilégié pour réviser, renouveler, repositionner, recomposer et refonder les valeurs ; et surtout, elle n'est plus la source de l'incalculable liberté intérieure qu'aucun pouvoir ne saurait domestiquer ou aliéner.

Comme éducateur, je tiens à mettre en lumière certaines tendances actuelles plus ou moins souterraines qui déstructurent, déculturent, « démoralisent » la conscience, et aussi un certain héritage religieux qui a infantilisé celle-ci et qui trop souvent continue de le faire. je vais tenter de resserrer ma problématique en restant très près des pratiques actuelles toujours ressaisies dans une vision éducative des enjeux d'aujourd'hui qui nous confrontent jusque dans nos consciences.

Conscience psychologique, conscience morale, conscience professionnelle, on pourrait s'attarder longuement sur ces distinctions. Mais sous toutes ses formes la conscience marque un retour sur soi, impossible sans une distanciation. Or c'est précisément celle-ci qui fait problème dans bien des comportements et attitudes de base souvent confortés par des modes psychologiques ou même religieuses. Le terrain « moral » est le lieu où cette question surgit avec le plus d'acuité. Plusieurs interviewés adultes de notre recherche se reconnaîtraient dans cette remarque : « j'ai fait une grosse indigestion de morale dans ma jeunesse, je ne veux plus en entendre parler. » C'est peut-être dans la foulée de cette évacuation que la conscience a été lancée par-dessus bord, comme on jette le petit avec l'eau du bain !

Mais comme dans le cas du sacré, mettez la morale à la porte, elle reviendra par le soupirail, souterraine, aussi impérative qu'inconsciente, sans distance pour l'éprouver avec une conscience allumée.

Ainsi s'est développée une morale de complaisance ³ qui a décidé à l'avance de ne rien appeler déviance ou dénaturation parce qu'on ne reconnaît aucun critère selon lequel une idée ou un comportement apparaît comme une déviance. Ignorant les critères du bien, sinon ceux du bien-être et de l'agrément, on récuse n'importe quel jugement. L'interdit de jugement devient radical. Avis aux éducateurs et aux parents.

³ Voir l'ouvrage remarquable de la philosophe Chantal DELSOL, *Le souci contemporain*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

La quadrature du cercle : former le jugement sans exercice du jugement. Ma vieille mère doit se retourner dans sa tombe, elle qui mettait au sommet des valeurs à nous transmettre, la capacité de juger judicieusement des choses de la vie.

C'est ainsi qu'on ne sait plus discerner les effets pervers de ce « tout à chacun selon son agrément ». Par exemple, face aux désagréments que lui cause la liberté sans limites des autres, l'esprit dit « ouvert » réclamera paradoxalement, en toute quiétude et rectitude politique, des règles de contrôle très contraignantes ; règles elles aussi sans jugement et ajustées, bien sûr, à son agrément individuel maximal et le plus immédiat, seule mesure de son rayon social, seule longueur d'onde de son bonheur. Dans cette pseudo-morale de l'agrément immédiat, le « bien » non inscrit dans le temps et dans l'espace ne peut faire place à la distance critique nécessaire à l'exercice personnel du jugement. Ainsi, on ne parvient pas à se distancer, à s'éloigner de son agrément, à le juger. Et le moindre déplaisir devient insupportable.

S'agit-il de conscience, celle-ci perd sa dynamique critique d'instance de jugement et devient un miroir de complaisance pour l'individu narcissique qui s'érige en petit dieu auquel se doit le monde entier. L'adulte, enfant-roi, se reproduira inconsciemment dans sa progéniture. Comment l'école peut-elle éduquer quand l'émotion à fleur de peau est la base commune de nombre de parents et d'enfants ?

Dans une perspective plus large, fût-ce à titre d'hypothèse, on peut se demander où sont les assises qui permettraient de concevoir des projets structurants par quoi s'énonce une « vie bonne ». Y a-t-il actuellement des conditions et des états d'esprit favorables même à un tel consentement de recherche commune, sinon largement partagée ? Certains en appellent à une nouvelle éthique publique commune pour un vivre-ensemble plus sain, plus juste, plus heureux. Mais comment la définir, et surtout comment y arriver, si au quotidien la morale de complaisance décrite plus haut continue de dominer les comportements individuels et les rapports aux autres, si l'agrément immédiat de l'individu est le seul lieu d'élection des valeurs, avec la hantise de ne pas imposer celles-ci aux autres ?

Bref, une éthique qui ne vaut que pour soi, où l'on est censé trouver le nord sans boussole, ou plutôt être soi-même sa propre boussole pour inventer son propre nord. Même l'éducateur se devra d'être uniquement un informateur dénué de normes, de jugement évaluatif. Comme ce bambin de six ans qui se dresse devant son institutrice et lui dit : « Tu n'as pas le droit de dire que mon dessin n'est pas parfait, que j'ai des choses à corriger, maman ne me dit jamais ça. » Et voilà encore la réclamation d'une éthique de complaisance intériorisée dès la petite enfance et déjà drapée, ennoblie de droits même là où c'est d'abord sa propre responsabilité qui est en cause. Tout ce qu'il faut pour étouffer la première instance de distanciation de soi-même, à savoir sa conscience. C'est souvent dans l'éducation des jeunes qu'on peut le mieux évaluer, démystifier les poncifs à la mode que véhiculent les discours et comportements de bien des adultes.

Certains soulignent, non sans raison, que le problème n'est pas l'absence de normes, mais plutôt l'absence de structure de normes et de référents. Ce qu'offraient les religions et idéologies dont on se méfie de plus en plus, sans prendre suffisamment la mesure du drame du jeune et aussi de l'adulte condamné désormais à inventer *ex nihilo* son propre cadre moral, avec l'illusion courante qu'il peut en exister un qui soit exactement à sa mesure et à sa convenance, sans contrainte aucune. L'impasse apparaît dans le refus de tout ce qui lie, dans la phobie d'être lié à quoi que ce soit, à qui que ce soit. C'est ici que l'enjeu social de la crise des liens et des engagements durables se révèle jusqu'au fond de la conscience. Car c'est bien celle-ci qui a le rôle d'élever le regard sur soi, de susciter évaluation et jugement, d'inciter une opération-vérité sur la vie qu'on mène, de ranimer en soi l'aspiration au vrai et au bien, et enfin de lier et d'obliger le cœur, l'âme et le geste à une cohérence de sens. La conscience ne peut être remplacée par rien d'autre.

Aujourd'hui on ne fait pas taire sa conscience, on en a plutôt perdu la trace. Voyez comment certains courants dits culturels ou religieux à la mode renvoient le « sens » aux pulsions souveraines (décrétées les plus sûres) de l'inconscient avec ses dites intuitions et émotions qui tiennent lieu de guides infallibles d'un bonheur immédiat, à portée de main. Tout sens critique à son propre égard est considéré comme une auto-oppression moralisatrice et mortifère, résultat d'un héritage per-

vers. Tout jugement devient infondé, bancal, attentatoire à la liberté. Allez donc parler ensuite de formation du jugement et de la conscience comme d'une composante importante de l'éducation. Quand un enfant répète plusieurs fois ce même scénario : « Si j'ai des mauvaises notes, c'est parce que le professeur ne m'aime pas », ses parents sont-ils en mesure de comprendre qu'après s'être vu tout « passer » au nom de l'amour, l'enfant est incapable de s'évaluer, de se juger, et encore moins d'accepter l'évaluation d'un tiers. Et si ces mêmes parents sont uniquement accrochés à la sensibilité brute, eux aussi ne peuvent exercer un jugement conséquent. La conscience ne peut plus y jouer son rôle inestimable.

Ces tendances souterraines se monnayent dans des pratiques apparemment inoffensives et l'intelligence éducative est un des rares lieux qui permet de les démystifier. Voyons quelques-unes de ces pratiques.

Des messagers sans courrier

Notons d'abord certaines esquives de nos débats médiatiques, par exemple, le tout récent sur la légalisation de la drogue comme alternative aux effets pervers de sa criminalisation. Tout au long de ce nouveau tournoi juridique, personne n'a soulevé la question de l'incroyable et inconsciente contradiction de rabaisser les méfaits du haschich et d'accentuer ceux du tabac au point de dénoncer la moindre volute du fumeur de pipe. Pauvre moi, j'aimerais bien qu'on me décriminalise. Que vienne à ma rescousse cette vieille dame italienne qui, lasse d'être envoyée aux enfers par des Témoins de Jéhovah assidus à sa porte, leur disait : « Laissez-moi tranquille, je ne crois même pas à ma religion, même si c'est la seule vraie. »

Trêve d'ironie, sous ce débat, reste entier le problème de fond de la culture de la drogue, de l'examen de ses sources et de ses impacts chez les adolescents, sur leur conscience, leurs pratiques de vie, leurs valeurs, leur éducation, leurs comportements fondamentaux face à la vie, face à la mort.

En matière de drogue comme en celles de suicide, de violence, de décrochage scolaire, de « taxage », on ne voit qu'une seule solution : *le dialogue*, peu importe le contenu de ce dialogue, sa pertinence ou sa non pertinence, ses repères ou son absence de repères. « En matière d'éducation sexuelle, notre seul critère est le libre choix de l'adolescent », disait un responsable de ce programme (!) au ministère de l'Éducation. Comme si le libre choix n'avait pas besoin de repères, de fondements, de référents pour s'exercer judicieusement et sainement. Plutôt qu'une philosophie de l'éducation, il y a plutôt là une absence de philosophie qui amène une pratique anti-éducative d'une cécité qui ne fait que renforcer l'indétermination de l'adolescent. Une indétermination qu'il a déjà tant de peine à surmonter. Et voilà que celui-ci se retrouve en face d'adultes eux-mêmes non structurés, non articulés, non situés philosophiquement, moralement ou autrement.

L'humoriste Chesterton disait : « Nous ne savons plus trop ce qu'est le bien, mais nous voulons le transmettre à nos enfants. » Et l'on pourrait poursuivre l'ironie : « Nous nous indignons des maux de notre époque, mais nous refusons toute désignation objective du bien et du vrai parce que celle-ci ne peut être qu'oppressive, répressive, sinon contraignante. » Un célèbre cinéaste de chez nous affirmait : « Je suis content que les jeunes n'aient plus de valeurs, ils n'auront pas la tentation de les imposer aux autres. » Autant dire aux éducateurs qu'ils sont des tyrans jusque dans leur simple souci de transmission et leur mission d'initier aux héritages humanistes de l'histoire. Bref, les messagers se doivent d'être sans courrier.

Désormais, un seul mandat : apprendre à apprendre..., peu important le « quoi apprendre » et l'intelligence critique des sens et des contenus, fût-ce de celui d'un questionnement sur les problèmes qui hantent les consciences d'hier et d'aujourd'hui dans toutes les cultures et religions. Pendant ce temps les contemporains se remoralisent pour empêcher l'autre, les autres de nuire, mais non pour s'obliger soi-même. Refuser de se mesurer à toute norme hors de soi, au-dessus de soi, c'est livrer sa conscience au « traficotage » d'auto-légitimations non critiques, ou à une indifférenciation incapable d'identifier sa propre responsabilité, ou encore aux marchés noirs de transactions qu'on retient dans l'obscurité pour éviter tout retour critique sur soi.

Par ailleurs, on trouve le problème inverse au plan du pouvoir religieux qui tend à retirer à la conscience son rôle d'instance. Dans mon ministère au cours des dernières décennies, j'ai rencontré certains bons catholiques qui se voulaient très fidèles à toutes les lois de l'Église au point d'être incapables de faire confiance à leur propre réflexion morale, même sur des terrains où leur délibération et leur décision de conscience devenaient un enjeu crucial pour se remettre debout devant l'impasse qui les tenaillait et les paralysait. C'est ce qui arrive quand l'obéissance inconditionnelle tient lieu de toutes les vertus, en contrepoint d'un pouvoir religieux qui laisse entendre qu'en lui obéissant, on ne peut se tromper.

Le magistère romain, dans sa logique de base, réduit la conscience à la faculté de reconnaître la loi et de l'appliquer. Lois dont l'ordre est déjà tout défini par le magistère, seul interprète de la Bible à laquelle il se réfère et dont il dit tirer toutes ses directives fondées univoquement et d'une seule coulée dans la nature et en Dieu. Avec cette prétention d'avoir déjà fait tout le tour de l'homme. Il ne reste alors plus grand espace pour le jugement de conscience et le discernement spirituel personnel. J'y reviendrai parce que j'ai connu trop de situations dramatiques pour me taire. Quand cette référence à une autorité absolue et indiscutable est rejetée, il arrive que la conscience soit livrée au plus profond désarroi, comme on peut le constater aujourd'hui.

Ressaisie sur une base plus large, cette réflexion aide à comprendre pourquoi chez bien des contemporains tout ce qui est légal devient par définition moral ; tout ce qui tient de la science devient la seule vérité possible, surtout quand il n'y a plus de « bien » objectif et repérable.

L'individu moderne est beaucoup moins souverain et libre intérieurement qu'il le croit. Il se soumet à un grand nombre de « conformités » qui refoulent et atrophient sa conscience. Dans un tel contexte, comme éducateur, je trouve bien peu crédibles les mises en garde de certains clercs, laïques ou religieux, qui se méfient de la conscience individuelle, surtout au moment où plus que jamais les contemporains ont besoin d'une conscience vigoureuse, bien articulée, aussi libre que responsable pour accueillir ou faire sens. N'est-ce pas le lieu par excellence de l'humanisation de soi et de ses rapports aux autres ? Un enjeu capital fort sous-estimé dans les familles, à l'école, dans les mi-

lieux professionnels, dans les médias, dans les Églises et dans l'ensemble de la société.

Je ne puis terminer cette étape sans illustrer une démarche éducative de la conscience. Voici un extrait d'entrevue d'un jeune adulte qui nous a raconté comment, à un tournant de son adolescence où il était tenaillé par des idées suicidaires, il avait trouvé chez son grand-père les clés de conscience pour surmonter son épreuve. Je me limite à cet exemple on ne peut plus typique d'une conscience, d'une philosophie de la vie, d'une spiritualité fort pertinentes. Je retiens ce moment de grâce où le grand-père dit à son petit-fils de 16 ans :

- Mon cher Éric, ce que tu souffres, c'est un passage plein de vie, comme ta naissance, quand tu es sorti du ventre de ta mère. Tu sais quand on naît, on a comme ça les poings en l'air ! Voilà le premier symbole des valeurs fortes dont on a besoin pour lutter et foncer dans la vie. Puis après, tu dois apprendre à ouvrir les mains comme celles qui t'ont voulu, désiré, aimé, accueilli ; des mains ouvertes, ça nourrit, ça caresse, ça soigne, ça construit, ça lie et relie aux autres. Un poing qui reste fermé, ça sert à repousser l'autre, ça garde ses grains au creux de la main, ça ne sème rien. Tu as besoin de ces deux sortes de valeurs.

- Où est-ce que tu as trouvé ça grand-père ?

- Dans l'Évangile, mon gars, et aussi dans ce qu'il y a de plus humain dans la vie. J'ai trouvé dans l'Évangile à la fois une grande compréhension de Dieu pour la fragilité humaine au point qu'il s'est fait lui-même humain comme nous et jusque dans nos plus dures épreuves, et en même temps il nous a communiqué une force extraordinaire de résurrection pour les traverser et déboucher sur une vie nouvelle, une nouvelle qualité d'être qui nous rapproche de lui. C'est un passage comme cela que tu es en train de vivre. Moi aussi, j'en vis un passage présentement. À la retraite, tu perds bien des choses qui te sont chères. Tu as à traverser un deuil avant d'en arriver à une vie nouvelle qui te fait avancer plus loin dans ton humanité et ta foi.

Bien sûr, il ne s'agit là que d'une séquence du cheminement que ce jeune a vécu avec son grand-père. Mais c'est à ce moment-là, disait-il, qu'il a le mieux appris à interpréter sa vie et commencé à se donner une structure intérieure de sens, de conscience, une philosophie de la vie, une spiritualité.

Nous avons ici un bel exemple d'une spiritualité intelligente bien en prise sur la vie, sur une tradition religieuse éprouvée et aussi sur nos plus belles valeurs modernes, celle de devenir un sujet humain libre, responsable, interprète et acteur de sa vie comme de sa foi.

On constate actuellement un regain d'intérêt spirituel. Mais cette aspiration fort légitime s'égare trop souvent dans des voies magiques, ésotériques, hors du pays réel, sans grande prise sur les pratiques, tâches et enjeux de la vie. Au siècle dernier, dans le cadre de débats sur la séparation de l'Église et de l'État, un esprit laïque disait : « S'ils ne sont pas croyants dans une tradition éprouvée, ils deviendront crédules. » Quelle prophétie, si on en juge par ce qui se passe aujourd'hui.

Mais surgissent ici d'autres questions aussi cruciales qui nous concernent plus directement et immédiatement comme chrétiens.

Au nom de la conscience,
une volée de bois vert

Chapitre 3

Qu'en est-il de notre foi chrétienne ?

[Retour à la table des matières](#)

Dans quelle mesure notre foi éclaire-t-elle et inspire-t-elle vraiment nos pratiques et objectifs de vie, nos comportements de citoyen, nos luttes d'intérêts ou de pouvoir, nos rapports à l'argent ? Avons-nous développé une culture chrétienne renouvelée capable de discerner nos apports originaux dans le tournant actuel, dans les enjeux les plus importants, dans les débats de plus en plus âpres autour des choix collectifs de partage, de priorités d'investissement.

Mettons les points sur les « i ». Par exemple, une certaine génération d'aînés prospères va laisser de riches héritages à ses enfants et petits-enfants. Allons-nous vers un avenir où les deux principales classes sociales risquent d'être les héritiers et les non-héritiers ? Quelle sorte de société en surgira ? Que feront les héritiers de ces milliards de dollars qui sont en cause ici ? Je parle des aînés prospères. Laisseront-ils la mémoire d'un testament matériel sans touche évangélique, telle celle du souci des enfants des autres. Je connais des familles protestantes et juives qui, d'une génération à l'autre, ont gardé la tradition bibli-

que ou évangélique de consacrer une part de l'héritage à des fins sociales, humanitaires, comme l'éducation, la santé, le soutien de leur Église, la création culturelle. Ces aînés, par leur exemple, incitent les générations qui les suivent à faire de même.

Jésus le laisse bien entendre dans l'Évangile : si l'on n'aime que les siens, tout légitime que soit ce sentiment naturel, on reste au seuil non seulement du Royaume de Dieu, mais aussi d'une véritable communauté humaine. Ce qui démarque d'abord, je dis bien d'abord, les êtres aux yeux de Dieu, de Jésus, ce n'est pas leur religion, mais leur humanité ou leur inhumanité, et en priorité leur souci des autres..., autres que soi et les siens, par delà toutes les considérations de différences de classe sociale, de culture, de religion. Pour nous, chrétiens, justice et charité tiennent ultimement et concrètement de cette foi évangélique où Dieu lui-même en Jésus-Christ construit avec nous son Royaume éternel, avec nos solidarités humaines qui sont à la fois les plus concrètes et les plus universelles. Notre propre alliance avec le *Dieu Autre* passe par l'autre, les autres. Un Dieu amoureux, en manque de nous, qui nous appelle à travers les autres en manque de nous, et nous en manque d'eux.

Des enjeux moraux sous-estimés

Cette foi a des conséquences éthiques, morales très importantes. Je n'ai pas besoin de morale pour défendre ma chemise. La morale commence avec l'autre. C'est tout le contraire des courants psychologiques, culturels et religieux à la mode aujourd'hui, y compris les comportements les plus fréquents en matière de liberté, de droit et même de responsabilité. Il est de bon ton de dénoncer les grandes manœuvres d'un néolibéralisme apatride qui pratique immoralement la tyrannie de ses intérêts privés, mais le vieil éducateur que je suis s'inquiète tout autant des pratiques quotidiennes semblables d'une majorité de citoyens en regard de leurs intérêts individuels et privés, de leurs rapports aux autres. La belle affaire, certains psychologues et sociologues qualifient de maladie le comportement *borderline* (limite) de certains adolescents qui prennent systématiquement le maximum des autres sans rien donner d'eux-mêmes. Comportement maladif asocial, dit-on, comme s'il ne s'agissait pas d'une tendance largement et profondément

répandue, comme si l'enfant-roi n'était pas le produit d'une société réduite à un agrégat d'individus constamment enclins à prendre le maximum pour soi et à donner le minimum à l'autre.

Bien sûr, dans nos sociétés occidentales, il y a encore de la générosité, un sens de la justice et de la compassion. On le voit particulièrement au moment de grandes épreuves collectives. Mais à tort ou à raison, je me demande si la tendance dominante et quotidienne que je viens de signaler n'est pas toujours aussi vivace. On se scandalise du « taxage » entre enfants sans pousser bien loin l'investigation des sources sociétales, culturelles et morales d'un tel phénomène. Nous bâillonons notre conscience dès que nous commençons à soupçonner que nous faisons nous-mêmes partie du problème que nous dénonçons. À ce moment-là, le procès des autres devient pour soi un moralisme culpabilisant, morbide, judéo-chrétien, insupportable. Je dis « nous » parce que moi aussi, dans mon bilan de vie, je me reconnais le même travers.

Ce qui me frappe dans plusieurs de nos débats publics et privés, c'est l'esquive fréquente dès que le questionnement moral débouche sur sa propre conscience personnelle. Il n'y a pas de véritable conscience morale sans un retour critique sur soi. On vient d'en voir les conséquences sociales aussi bien quotidiennes et privées que publiques et politiques. Bien plus que nos déficits monétaires, c'est là un déficit énorme si on le met en relation avec les très exigeants choix et défis collectifs d'aujourd'hui et de demain.

J'ai appris à mon corps défendant comment il est difficile de faire publiquement un examen sérieux de la crise morale sous-jacente à bon nombre de nos crises actuelles, en prenant la mesure de nos profondes contradictions à ce chapitre. On affirme son autonomie comme valeur suprême tout en niant si souvent sa propre responsabilité. Le dissident soviétique Boukovski, tout heureux d'arriver dans le monde occidental libre, avouait son désarroi en ces termes : « Je me suis retrouvé au milieu d'une majorité de gens avec une étrange liberté. Pour l'occidental, c'est toujours les autres qui sont responsables. »

C'est une question semblable qui est au centre du fameux roman de Kafka, *Le procès*. Aux portes du palais de justice, un homme crie à

fendre l'âme : « Mon droit, c'est mon droit » et de l'autre côté de la porte qui lui est fermée, une voix répond : « La loi, c'est la loi ». L'interprétation convenue du roman est de souligner l'opposition désespérante et sans issue de ces deux logiques univoques. En termes d'aujourd'hui on dirait : une permissivité fondée sur le droit individuel sans limite et son contre-pied le *Law and order*, tout aussi aveugle. Mais le grave problème soulevé par Kafka est tout autre, à savoir celui d'une conscience informe, incapable d'identifier le quoi, le pourquoi, le comment du droit qu'elle revendique et de la loi qui y correspond, et aussi une conscience incapable d'articuler son jugement.

Le roman de Kafka, vous en conviendrez, est d'une actualité brûlante, particulièrement en Amérique du Nord et chez nous, au Québec, où l'activisme juridique occupe de plus en plus le terrain des rapports sociaux. Le juriste-philosophe grec Solon, il y a 2500 ans, et à sa suite Socrate, Cicéron, Jésus, Thomas d'Aquin, Pascal, Montesquieu et, plus récemment, Kafka ont tous laissé entendre que plus la culture, la morale et la conscience sont éclatées, plus on multiplie les lois et les droits dans un cercle vicieux difficile à briser.

Quand on enlève à la conscience tout rôle normatif, on s'expose là aussi à multiplier les règles de contrôle. À ce chapitre également, les droits ne peuvent servir de substitut à la conscience. Comment juger des droits, s'ils représentent l'unique référence et occupent tout l'espace au point de refouler les autres repères ? Comment réformer ou contenir les droits sans les juger ? Autant de questions qui me semblent absentes des commissions de droits de la personne. Celles-ci n'ont pas l'air de comprendre le quoi et le pourquoi d'un certain ressac de méfiance, dans la population, contre bien des pratiques promues par ces mêmes institutions pour qui les droits sont l'unique référence jugée irréfutable, indiscutable et sacrée.

Bien sûr, les droits fondamentaux sont d'une grande importance, raison de plus pour les traiter avec plus de discernement critique, fût-ce pour résister à leur banalisation, aux modes du jour, aux manipulations idéologiques, corporatistes. Comme la liberté, les droits ont leur limite qu'il importe de bien cerner et de contenir, surtout quand un individualisme forcené les utilise et les absolutise à la mesure de ses désirs illimités, au point d'ignorer le lien social et les assises morales

qui les fondent. Voyez comment on n'arrive pas à baliser d'une façon minimale le droit à la liberté d'expression, même chez les amateurs de pornographie.

Élargissons notre questionnement avec ce constat de Chantal Del-sol : « L'homme d'autrefois concrétisait sa dignité par l'accomplissement d'une éthique, l'homme contemporain par l'obtention des droits, ou au mieux le respect que lui doivent la société et les autres », auquel elle ajoutait cette question : « L'homme nanti de tous ses droits... n'y a-t-il que cette référence pour marquer sa dignité humaine ? » je nous souhaite assez de liberté d'esprit et de conscience pour examiner avec soin l'interrogation de cette philosophe qui n'a rien d'une mentalité passéiste.

Avouons que dans nos divers milieux, ce genre de réflexion est plutôt rare, et parfois même interdite. Reprenons ici notre visée éducative.

Le problème que je viens de soulever se retrouve jusque dans l'éducation première de l'enfant. La famille est ce lieu fondamental où l'enfant reçoit normalement des mêmes personnes la possibilité de réaliser ses désirs et l'ordre de les limiter. Principe de réalité et principe de plaisir. La loi n'est pas tout, les droits non plus.

Voyez comment en éducation, comme dans bien d'autres pratiques, on a souvent dissocié ces deux composantes de la construction de la conscience. Peter Berger soutient qu'on ne peut construire une démocratie saine et dynamique sans cette assise première. Comme éducateur, je ne finis plus de repérer les tendances souterraines déculturantes jusque dans le fond des consciences livrées à une indifférenciation croissante. Voyons quelques-unes de ces tendances.

En dessous des beaux et grands discours sur le respect des différences, comment ne pas s'étonner de ces tendances anti-culturelles et anti-éducatives qui nient pratiquement les différences de sexes, de rôles, de générations, et qui se prolongent jusque dans une confusion de conscience livrée à une telle indifférenciation ?

- « Papa, des copains j'en ai en masse, un père je n'en ai qu'un. »

- « Ma plus grande souffrance, c'est qu'il n'y a personne au-dessus de moi ». disait une fille de 16 ans.
- « Elle n'a que quinze ans, et déjà quelle maturité d'adulte », disait un commentateur sportif à propos de la jeune Tara Lipinski qui venait de gagner une médaille d'or en patinage artistique à Nagano.

C'est ainsi que nombre de pseudo-adultes, « adulescents », traitent leurs enfants comme des petits adultes, comme s'il n'y avait pas de différence entre un psychisme d'enfant, un psychisme d'adolescent, un psychisme d'adulte. Et que dire de tant de discours et débats autour de la parentalité où jamais on ne réussit à nommer les spécificités masculines et féminines, les différences de rôles de père et de mère au point d'en faire des stéréotypes sexistes, des préjugés traditionnels éculés, alors qu'il s'agit de différences fondamentales pour la construction de l'identité personnelle et sexuelle du garçon et de la fille.

Il en va de même de plusieurs courants religieux à la mode qui débouchent souvent sur une seule référence indifférenciée du genre la « Grande Énergie universelle ». Autant dire que le grain de blé peut produire un pommier. C'est la culture au degré zéro !

Et que dire de cette « pop-psychologie » de la transparence de soi à soi, sans distance de soi, sans altérité. Dans plusieurs entrevues et récits de vie de notre recherche, souvent le moi était enfermé dans son image, et l'autre, les autres étaient sans visage. Entre soi et soi, il n'y a pas de chemin ; rien ne vaut plus que soi et on n'espère rien d'autre que soi. *Wow, je suis Dieu*, titrait un livre récent. Joli retour à Adam et Ève !

Or, une des caractéristiques de la conscience, c'est précisément de nous distancer de nous-mêmes et de nous mettre en exercice pratique de jugement, tout en étant en prise sur notre réalité et notre vérité profonde. La conscience est à la genèse du sens moral, de l'appel à la dignité et de cette valeur inestimable du respect de soi et des autres. La conscience est aussi le ressort de rebondissement et de dépassement dont témoignent tant de sursauts positifs de conscience dans l'histoire

humaine. *Bien sûr, la conscience n'est pas tout, elle doit se mesurer à plus grand qu'elle*, comme nous l'avons vu plus haut.

Mais est-il farfelu de penser que l'avenir de l'humanité, l'avenir de notre société dépendront largement de la qualité des consciences ? Hélas ! Ce genre de considération morale et spirituelle est indécent pour bien des esprits modernes. Faut-il rappeler ici que les sociétés et les peuples qui ont été capables de longues foulées historiques avaient en commun un fort tonus de conscience (*virtu*, disaient les Anciens). Dans la nouvelle réforme de l'éducation, je me demande bien où cette conscience trouvera place. À la lumière de ce que j'ai dit plus haut, je ne pense pas que le nouveau catéchisme de la charte des droits suffise pour la formation d'une véritable conscience citoyenne, d'un judicieux jugement moral et d'un solide socle intérieur. Nietzsche et tant d'autres témoins des grandes traditions intellectuelles et spirituelles ont bien montré que sans un solide socle, il n'y a pas d'espérance. Le dernier slogan à la mode est « Lâcher prise ». Serait-ce une autre version du décrochage et des valeurs molles qui nous ont rendus si fragiles psychologiquement et moralement ?

La délicieuse et vigoureuse païenne qu'était Marguerite Yourcenar disait ceci : « La vie m'était un cheval de race dont j'épousais tous les mouvements, mais c'était après l'avoir dressée. » Il y a là une superbe conjugaison de nos plus belles valeurs modernes de revalorisation du corps, de l'affectivité, de la qualité de vie, et de certaines valeurs fortes d'un héritage de courage, de persévérance, de renouvellement dans la durée, de force d'âme, de foi robuste et de travail bien fait. Je ne puis me résigner à ce que cette approche éducative de nos enjeux actuels n'ait pas de poids important dans nos débats de société. Je ne cesserai jamais de rugir devant toutes nos modes à ventre mou qu'on nous sert à forte dose sur toutes les ondes. Ah ! bien sûr, le conditionnement physique prend du mieux, mais je ne suis pas sûr que nous nous rendons compte des effets pervers d'un esprit mou et d'une conscience molle.

Au nom de la conscience,
une volée de bois vert

Chapitre 4

Notre propre héritage religieux traditionnel est aussi en cause

[Retour à la table des matières](#)

En deçà et au-delà des belles valeurs de notre héritage chrétien, il faut bien admettre que le pouvoir clérical du sommet à la base de l'Église catholique au cours des derniers siècles a sa part de responsabilité historique dans l'infantilisation des consciences. Dans les limites de cet exposé, je ne puis refaire le tracé de cette longue dérive. L'historien Jean Delumeau l'a bien montré dans plusieurs de ses ouvrages. je vais partir d'un terrain plus circonscrit et plus près de notre vie contemporaine.

Je n'oublierai jamais la réaction de mon père quand je lui ai appris que je m'orientais vers le sacerdoce. C'était en 1950. Voici ce qu'il m'a dit : « J'espère que tu vas respecter la conscience des gens. Dieu nous a donné une conscience, c'est sûrement pour que nous nous en servions. Ça n'a pas un sacré bon sens de mener le monde comme ça jusque dans le lit conjugal. L'Église nous agresse dans ce qu'on a de plus intime. » Et ma mère d'ajouter : « On ne peut pas construire une foi adulte sur une conscience infantilisée. »

Rome avait permis l'utilisation de la méthode dite naturelle de régulation des naissances, mais chez nous, et ailleurs, semble-t-il, les catholiques ne pouvaient se prévaloir d'une telle permission sans y être autorisés par le curé. Ce qui avait profondément choqué, scandalisé mon père chrétien. Il m'avait prédit que l'Église paierait cher de tels abus. Déjà il pressentait l'effondrement de la chrétienté qui allait effectivement se produire quelques années plus tard. À cette occasion, il avait utilisé une métaphore que je n'ai jamais oubliée.

« Tu sais, un escalier, on le construit de bas en haut, mais on le baïaie de haut en bas. C'est ce que l'Église ne comprend pas. Avec le culte qu'on rend au pape Pie XII, les choses ne sont pas près de changer dans notre Église. »

Déjà, à cette époque, je me disais que derrière la majesté de ce pouvoir sacralisé grelottent des humains oubliés ; leur cœur et leur conscience comptent si peu devant sa loi.

Par la suite, au grand séminaire, j'avais l'oreille alertée par les remarques de mon père. Dans les deux gros bouquins de morale catholique, je n'ai trouvé nulle part des affirmations bibliques et évangéliques comme celles-ci : « Dieu créa l'homme et la femme et les livra à leur propre conseil. » Et Jésus qui disait à ses propres disciples : « Apprenez donc à juger par vous-mêmes. » (Lc 12,57)

Après le Concile Vatican II, qui reconnaissait aux couples le soin de décider « en dernier ressort » de la manière d'assumer leur charge d'époux et de parents, le magistère romain a oblitéré de bien des façons cette ouverture au point d'en appeler encore aujourd'hui à une obéissance inconditionnelle, au nom du caractère divin de l'acte conjugal et de la procréation, comme si les couples n'étaient que des instruments de la volonté et de l'action de Dieu. Ce qui est insoutenable aussi bien au regard de la morale catholique la plus traditionnelle qu'au regard de la foi chrétienne elle-même, surtout au chapitre de l'Alliance ancienne et nouvelle entre Dieu et nous. Dans cette Alliance, Dieu nous aime, nous désire, nous veut des sujets humains libres et responsables, interprètes et acteurs dans la vie comme dans la foi. Non pas des êtres couchés devant Lui, mais des êtres debout.

À cause de cette agression de leur conscience par le magistère romain, entre autres raisons, des millions de catholiques ont quitté l'Église ou ne veulent plus rien savoir d'elle. Cet immense schisme souterrain est sans cesse gommé, nié ou refoulé dans nos milieux d'Église au point d'empêcher tout examen sérieux, franc et honnête de ce profond contentieux historique et des responsabilités propres à l'institution ecclésiale, comme si le problème était tout entier du côté des chrétiens pécheurs, ignorants ou si peu reconnaissants. Et l'on s'étonne que ceux-ci cherchent ailleurs que dans l'Église leurs raisons de vivre, de croire, d'espérer ou encore d'aller vers Dieu. Sans compter les conflits de conscience de combien d'évêques et de pasteurs face au magistère romain. Comme théologien et pasteur de paroisse, je n'ai cessé de me débattre péniblement dans ce coincement où je ne voulais pas céder à l'hypocrisie d'un double langage.

Je dis ces choses « le motton dans la gorge », parce que j'ai un profond attachement à ma famille ecclésiale. Le catholicisme ressemble tellement à la Bible où l'on trouve une foire d'humanité que Dieu accompagne amoureusement et fidèlement « de la crotte jusqu'au ciel », pour reprendre une verte expression de Claudel ; il y a place pour les plus grands pécheurs comme pour les plus grands saints, pour tous les humains sans exception, pour toutes les différences sans qu'on s'enferme dans une seule. Et que dire de ce message de Jésus ouvert à toutes les cultures, à toutes les religions, comme autant de semences d'humanité et de Dieu lui-même. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils. »

Je ne puis me taire quand, dans les contentieux entre l'Église et la conscience moderne, Rome renvoie systématiquement la faute au monde sans le moindre retour critique sur l'Église elle-même, quand celle-ci met sous le signe de l'infaillibilité ses refus des dissidences de conscience même en des matières qui n'ont pas grand chose à voir avec l'essentiel de la foi chrétienne, et cela contre l'orthodoxie catholique la plus stricte.

Pensons à l'incroyable incompréhension de Rome face à la formidable et profonde révolution historique de la nouvelle conscience féminine et au refus absolu de toute révision du statut des femmes dans l'Église. Quel aveuglement tragique !

je suis devenu prêtre en plein triomphe de la chrétienté dans les années 1950. J'ai connu par la suite la débâcle de la chrétienté chez nous et ailleurs dans les sociétés occidentales avec le secret espoir que l'Église en tirât quelques leçons. Et je me retrouve trente ans plus tard face à un néo-triomphe romain qui règne en Occident sur un grand nombre d'églises presque vides et qui prétend encore posséder toute la vérité sur le monde et sur Dieu, sur l'humanité et sur les consciences.

Au sortir du 1er concile du Vatican, au siècle dernier, où l'on a défini l'infaillibilité du pape, le cardinal Newman avait bien prédit cette dérive. Avec son humour britannique, il disait : « Si j'avais le choix de porter un toast au Pape ou à la conscience, je choiserais celle-ci..., car elle est le plus grand don que Dieu nous a fait après son amour indéfectible. »

Dans cette dernière étape de ma vie et de mes 45 ans de ministère presbytéral, je tiens, plus que jamais, à faire l'éloge de la conscience. Cette instance qui ne cesse de rouvrir et les questions et les réponses aussi bien de la vie que de la foi, aussi bien du cœur que de la raison.

De l'infantilisation à l'agression des consciences

Mais ne perdons pas de vue le drame que je viens de souligner. Dans bien des positions récentes du magistère romain, il y a ce message implicite, celui d'enjoindre les catholiques à lui obéir, même si ça va contre leur conscience, leur jugement, leur discernement spirituel, leurs convictions profondes, peu importe si les questions en cause ne relèvent pas du noyau fondamental de la foi chrétienne ou de la Révélation de Dieu. En fond de scène de ces positions de Rome, il faut noter l'élargissement progressif et abusif du champ de l'infaillibilité pontificale. Et dire que ce même magistère enjoint plusieurs sociétés civiles de respecter la liberté de conscience et de religion. Quelle contradiction !

Bien sûr, la conscience peut errer, peut être flouée, bien sûr elle doit se mesurer à des repères, à des éclairages, à des sources, à des

principes qui ne viennent pas d'elle et qui contribuent à la structurer, à l'orienter. Mais le problème qui est en cause ici tient d'une grave sous-estimation de la dynamique interne de la conscience déjà habitée par une aspiration au bien et au vrai.

Un certain augustinisme a fait du péché originel la clé de voûte d'un système chrétien qui s'est développé tant dans le protestantisme que dans le catholicisme des derniers siècles et qui a fini par imposer une conception de la conscience corrompue à sa racine même, au point d'occulter l'aspiration au bien inhérente à la conscience. C'est sur ce terrain que le christianisme est particulièrement confronté à de profondes réinterprétations de lui-même jusque dans ses sources. Même des jeunes adolescents nous disaient ceci : *À la messe, il faut se traiter de crottés du commencement à la fin, même à la communion, il faut le dire au moins quatre fois. » Ce n'est pas le péché qui est originel, mais l'amour de Dieu qui nous a créés semblables à lui un peu comme le regard positif de Jésus sur le riche Zachée que tout son entourage voyait comme un homme corrompu.

Grâce et salut de Dieu passent par cette médiation incontournable de l'aspiration au bien que Dieu a semée originellement dans la conscience humaine. Et c'est justement cette aspiration au bien dans la conscience qui nous amène à une distance critique, à un jugement, à une évaluation de nous-mêmes, de nos conduites, de nos orientations et objectifs de vie. Nous ne sommes jamais en adéquation avec notre conscience. Celle-ci nous élève au-dessus de nos calculs, de nos raisons ou autojustifications. Et en même temps elle est la première assise fondamentale pour la construction de soi comme sujet humain libre, responsable, interprète, acteur, décideur, créateur de sens, mais aussi en manque de l'autre et des autres, et ouvert sur plus grand que soi, sur l'Autre.

La pire agression est de soumettre la conscience à une logique toute définie du dehors d'elle-même par un pouvoir absolu qui se dit seul possesseur de toute la Vérité et qui commande une obéissance inconditionnelle. Et quand ce pouvoir se drape d'infailibilité, il ne peut accepter la moindre dissidence de conscience. Mais plus grave encore, ce pouvoir absolu et l'obéissance inconditionnelle qu'il exige plongent le psychisme et la foi dans une indifférenciation dont nous

avons montré plus haut les graves conséquences en traitant de la déculturation de la conscience ou de son infantilisation.

Il faut ajouter ici, en fond de scène, cette pastorale de la peur entre ciel et enfer qui a sévi durant les derniers siècles dans la conscience des chrétiens. Quand il n'y a de choix qu'entre le sublime ou l'abject, on ne peut qu'être dévoré ou dévorant. Quand l'obéissance inconditionnelle tient lieu de toutes les vertus et de toutes les valeurs, elle bloque l'émergence d'une véritable conscience d'adulte. Et le pouvoir qui exige une telle obéissance devient incapable de reconnaître ses limites et de discerner les « pourquoi » des profonds rejets qu'il suscite.

On comprend ici pourquoi tant de nos contemporains qui, dans nos démocraties, réclament légitimement un statut adulte d'interprètes et d'acteurs libres et responsables, rejettent un tel pouvoir religieux absolu, au grand dam de la foi qu'il propose. Dans la recherche que nous poursuivons depuis dix ans, nous nous sommes rendu compte que la disqualification souterraine de la conscience morale des catholiques a fini par miner chez bon nombre d'entre eux leur héritage de foi chrétienne et leur rapports à l'Église. C'est toute la tradition judéo-chrétienne qui, pour eux, devient un objet de rejet radical. Ce phénomène de rejet est massif dans les générations montantes.

Nous sommes devenus une Église d'une seule génération en train de disparaître, tant chez les laïcs pratiquants que dans le clergé et la plupart des communautés religieuses.

Hélas, l'institution ecclésiale, à son sommet, ne fait qu'accentuer son enfoncement dans une crise de crédibilité dont l'ampleur est sans précédent historique.

Rome a publié récemment un dossier signé par huit congrégations romaines, et approuvé par le Pape, sur les ministères dans l'Église. Cette « instruction » nous ressort ce qu'il y a de plus éculé dans l'idéologie de la chrétienté cléricale toute centrée sur la *Potestas sacra*, le pouvoir sacré exclusif et limité au sacerdoce presbytéral masculin et célibataire, et cela au moment où des pans entiers de la population catholique dans les cinq continents ont de moins en moins accès à l'eu-

charistie régulièrement. Selon l'orthodoxie la plus stricte, l'eucharistie est « source et sommet de la vie chrétienne » (*Lex orandi* et *Lex credendi*), comme paradigme de base de l'Église. Celle-ci est en train de sacrifier l'essentiel de la foi chrétienne à son système clérical, peu importe si la moyenne d'âge de ses membres approche les 70 ans en bien des diocèses. Une institution ne pourrait pas mieux s'auto-étrangler.

C'est vraiment au sommet de l'Église que se joue le drame, parce que tous les autres acteurs ecclésiaux, y compris les évêques, les pasteurs et les théologiens, se doivent d'être uniquement des courroies de transmission des régulations et des diktats de Rome. Le cardinal Ratzinger soutient que les conférences épiscopales dans les divers continents n'ont aucune autorité fondée ecclésiologiquement, mais il se tait sur le réseau des nonciatures et des délégations apostoliques qui prolongent le contrôle romain sur les cinq continents avec une autorité sans aucun statut justifiable au plan ecclésiologique.

Même en plein concile Vatican II, le pape du temps (Paul VI) s'est réservé certaines questions, et cela contre une des règles les plus fondamentales d'un concile œcuménique : l'indissociabilité du pape et des évêques en toutes matières. Par la suite, le cardinal Congar, théologien on ne peut plus orthodoxe, n'a cessé de s'inquiéter d'une ecclésiologie de plus en plus « toute déduite du pape » et en contradiction avec celle du collège apostolique, la plus sûre et la plus traditionnelle du catholicisme.

Ce verrouillage à la pointe de la pyramide de l'institution bloque toute réforme importante. On n'a qu'à penser à la dérive des synodes des évêques et de la collégialité et à l'échec des nombreux synodes diocésains où les pauvres évêques devaient dire à leurs chrétiens : « Nous allons soumettre vos propositions à Rome, mais n'en escomptez pas grand chose. » À la rigueur, on pourrait s'en accommoder si Rome cessait d'obliger les consciences à une obéissance inconditionnelle tout terrain et acceptait enfin de relativiser son pouvoir monolithique et absolu qui devient une caricature de la Révélation de Dieu dans ses rapports avec nous, comme nous allons le voir.

HEUREUSEMENT...

Dans la belle liturgie du carême, on suit à la trace ce Dieu de la Bible et des Évangiles, partie prenante de tous nos cheminements de vie, de conscience et de foi, de toutes nos errances et dépassements humains. Ce Dieu qui croit plus en nous que nous en Lui. Ce Dieu qui négocie avec Abraham le salut de Sodome et Gomorrhe. Ce Dieu qui se repent de ses colères contre nous, jusqu'au suppliant « Pourquoi m'as tu abandonné ? » Ce Dieu de notre foi n'a rien d'un pouvoir absolu et infaillible. En nous risquant libres comme Lui, même au danger de nous perdre, il s'engageait dans une aventure où comme Abraham et Jésus, où comme vous, parents, il ne pouvait dessiner à l'avance l'avenir de ses filles et fils adoptifs et son propre avenir avec nous.

La foi chrétienne d'aujourd'hui et encore plus celle de demain tient du même risque que Dieu a pris en nous faisant à la fois semblables et autres que lui. La foi chrétienne s'enracine dans nos « fois » les plus humaines. Mettre au monde un enfant aujourd'hui, c'est plus qu'un acte de nature et de raison, c'est un acte de foi. Pratiquement dans tous les domaines, nous sommes mis au défi de la foi pour croire encore en l'humanité et foncer dans l'avenir. Dans la liturgie du carême, s'offrent à nous ce fol amour et cette foi entêtée de Dieu et de Jésus pour l'humain d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Oui, l'humain avec ses paradoxes de grandeurs et de misères, de finitude et de désirs infinis, amoureux fou, rebelle, libre, errant, en mal de justice, créateur de sens, toujours en train de se ressaisir aux frontières de la chair et de l'Esprit, du temps et de l'éternité.

En deçà et par-delà tous ses travers, il y a souterrainement dans l'expérience chrétienne cette foi en Celui qui a tout risqué avec nous : l'humanité malgré l'humanité, l'Église malgré l'Église. Mais il y a plus. M'est avis que la vie et la foi sont une longue, difficile, mais passionnante mise au monde qui débouche sur des horizons nouveaux que l'oeil n'a pas encore vus et qui nous entraîne déjà dans la Résurrection du Christ. L'Esprit de Dieu nous appelle au cours de ce carême à renforcer en nous une conscience d'adulte lucide, libre, responsable, interprète, acteur, solidaire et décidé à bâtir un monde plus humain comme anticipation d'un Royaume de Dieu, encore plus beau, plus grand que nos désirs les plus chers.

Un peu comme ce petit juif de Nazareth, fils de l'homme et de Dieu, qui ne cesse d'échapper même à l'Église, et même au texte des Évangiles que les premiers chrétiens nous ont livrés... jusqu'à cette scandaleuse et merveilleuse Résurrection qui défatalise la mort, le mal, la condamnation irrémédiable et tout destin fermé.

Parvenu à la dernière étape de mon long itinéraire, c'est cette ferveur qui m'habite, et non pas la révolte. Ferveur mille fois passée au feu d'une conscience et d'une foi que tant de blessés de la vie ont mis à l'épreuve. Et s'il y a là, malgré tout, une colère, c'en est une d'amour, d'espérance contre toute espérance, de recherche de plus de vérité.

Et pour le reste, à Dieu vat.

Fin du texte